

Fred Dervin
Aleksandra Ljalikova
Bernard Andrieu



Synergies Pays Riverains de la Baltique
n°8 - 2011 pp. 5-10

Faire dialoguer les sciences humaines et sociales, la philosophie et les sciences du vivant autour du corps ?

Cette nouvelle livraison de *Synergies Pays Riverains de la Baltique* peut être qualifiée d'expérimentale, dans les deux sens du terme : « 1. *Qui repose sur l'expérience scientifique, qui utilise systématiquement l'expérimentation.* 2. *Qui est entrepris à titre d'essai.* » (TLFI, 2011). À la suite de M. Jollivet (2007 : 4), nous souhaitons, autour de la notion de *corps*, « Identifier ensemble les problèmes communs, partager les interrogations, mais aussi les pistes tentées par les uns et les autres pour y répondre (...) ». Nous gardions également en tête que l'objectif principal de ce numéro était de contribuer à « passer à une autre étape » (Jollivet, *ibid.*).

La démarche adoptée ici n'est pas forcément inédite. En effet, en 2001, Martine Abdallah-Pretceille avait réuni autour de la notion de *métamorphoses identitaires* des représentants des sciences humaines et sociales (linguistique, éducation, sociologie), de la philosophie et des sciences dures (biologie, médecine) à la MSH Paris Nord pour les faire dialoguer. Nous partageons entièrement le principe qui a motivé et guidé la chercheuse, et que l'on retrouve dans l'introduction de l'ouvrage tiré de ces travaux (Abdallah-Pretceille, 2006 : 1) : « Il est tout à fait possible de communiquer d'un champ du savoir à l'autre ». Cela signifie pour nous que les concepts peuvent migrer et le sens circuler entre chercheurs.

Notre hypothèse est que le corps peut mener à cette même convergence car il constitue depuis toujours une problématique centrale en termes d'identification, de socialisation, d'existence, etc. En outre, le corps humain est en vogue dans la plupart des sciences. On constate depuis ces dernières années un engouement particulier des chercheurs pour cette thématique autant en sciences exactes (clonage, insémination artificielle, prothèse, santé et prolongement de vie) qu'en sciences humaines et sociales (identité, consommation, éthique etc.) - mais aussi *à travers* ces sciences. Il suffirait pour s'en rendre compte de faire un relevé des multiples écrits, colloques, séminaires, projets de recherche, formations... de ces dernières années¹.

En Europe et aux États-Unis, c'est seulement au XX^{ème} siècle que le corps est devenu un sujet de recherche légitime dans certaines disciplines. Par exemple, les philosophes européens des trois derniers siècles ont mené plus de réflexions sur l'esprit (ex. Rousseau, Kant) que sur le corps (Foucault) (Lock & Farquhar, 2007 : 107). D'abord objet d'études quasi-exclusif des sciences dites naturelles à la fin du XIX^{ème}-début du XX^{ème} (théorie de l'évolution de Darwin, types criminels de Lombroso, idée de race etc.), le corps entre lentement de plein droit dans la recherche en sciences humaines et sociales (Durkheim, Mauss etc.). Il est alors perçu comme « le premier et le plus naturel outil de l'homme » (tradition de Durkheim). Il commence à dépasser d'ailleurs à l'époque son instance physique et se conçoit en termes abstraits (par ex. corps social), le corps n'est plus donc une réalité pré-donnée et matérielle mais une construction individuelle et sociale. Le dualisme cartésien *esprit/corps* et par analogie *sujet/objet* ne peut plus répondre aux questionnements des chercheurs (Lock & Farquhar, 2007 : 15).

Ce numéro de *Synergies Pays Riverains de la Baltique* part donc du concept de corps dans cette version plurielle, changeante mais néanmoins potentiellement analogique. Le corps peut être, entre autres, humain, animal, microscopique, énergétique, plastique, botanique, social, politique, communautaire, métaphorique, diplomatique, architectural, mais aussi, en vrac, le Corps du Christ, un corpus, le corps noir en physique, les anticorps... En anglais on le retrouve aussi par exemple dans les pronoms *somebody/everybody/anybody*. Dans certaines langues, le mot n'existe pas du tout : l'hébreu n'a pas de terme spécifique pour désigner le « corps » - ni la « matière » d'ailleurs. Dans certains contextes, le cosmos se distingue du corps, dans d'autres, qui ont une vision holiste du corps, le corps et l'individu sont la même chose. Les compréhensions et déclinaisons du corps sont ainsi presque innombrables - les langues sont très révélatrices à cet égard... À partir de là, tout comme *l'identité* et *la diversité* (cf. supra), les recherches sur le corps ne peuvent plus se cloisonner dans un seul domaine, les travaux en sciences exactes appelant ceux des sciences humaines et sociales et *vice versa* (Chapouthier & Kaplan, 2011). D'un certain côté, notre tentative d'amorcer un dialogue entre les sciences autour de la notion est elle-même en dialogue avec une remarque du philosophe Henri Bergson datant de 1882 « *La spécialité, qui rend le savant maussade, rend la science stérile...* ».

Toutefois, même si les appels (officiels ou pas) à l'interdisciplinarité ne cessent de se multiplier, le dialogue entre certaines sciences n'est pas si aisé. Comme l'affirme le physicien Alan Sokal (2008 : 11), célèbre pour avoir soumis un article dans lequel il parodiait les discours de recherche dits postmodernes à la revue américaine *Social Text* en 1996 (qui a été accepté !), « *No one nowadays, by contrast, bats an eyelash when academics whose training is in literary criticism hold forth on questions of sociology, economics and politics ; indeed, such wide-ranging cultural critique has become an almost obligatory pursuit for literary intellectuals aspiring to public prominence. But we scientists tend to be more cautious when stepping out of our own field, and with good reason: for we know from personal experience how easy it is to make a fool of oneself even in a closely adjoining subject (say, chemistry for a physicist, or even solid-state physics for an elementary-particle physicist)* ». Un collègue nous a même prévenus lorsque nous avons lancé l'appel à articles : « En 'sciences dures', les jeunes que je connais sont très fermés sur leur domaine et pas du tout intéressés par des expériences multidisciplinaires » - il avait d'ailleurs en partie raison car nous avons reçu un seul article dont l'auteure est rattachée à une faculté des sciences. Mais au-delà des polémiques et des visions parfois stéréotypées des sciences (surtout de leurs représentants), la question

primordiale qui nous intéresse ici est comment rendre possible la rencontre des disciplines et relier concepts, outils d'analyse et modes d'interprétation (Charaudeau, 2010) ? Il faut pour ce faire s'interroger sur ce que l'on entend par interdisciplinarité et « dialogue ».

Multiple termes sont utilisés pour circonscrire les rapports entre différentes sciences : *multidisciplinarité*, *transdisciplinarité* et *interdisciplinarité* (entre autres). Nous ne reviendrons pas ici sur les différences définitoires (souvent instables) entre ces éléments (cf. par ex. Charaudeau, 2010). La démarche adoptée par le linguiste Theo van Leeuwen (2005) pour préciser ce que peut être l'interdisciplinarité nous semble intéressante. Il en tire 3 modèles : *centraliste*, *pluraliste* et *intégrationniste*. Passons rapidement ces modèles en revue ; nous tenterons ensuite de situer ce numéro de *Synergies* parmi ceux-ci.

Le premier modèle est fondé sur des relations inégales entre disciplines autonomes, qui tentent de travailler ensemble. Ainsi, un domaine fait appel à un autre simplement « en complément » et demeure au « centre ». Cet autre domaine peut lui permettre par exemple d'en savoir plus sur un contexte spécifique ou historique. Le cœur de la recherche est donc monodisciplinaire (définition des concepts, outils d'analyses et modes d'interprétation spécifiques au domaine) (van Leeuwen, 2005 : 5-6).

Une hiérarchie moins marquée qualifie le deuxième modèle, même si les domaines demeurent autonomes. Le modèle pluraliste (parfois appelé *pluridisciplinaire* par d'autres chercheurs) est basé sur un partage des problématiques. Chaque chercheur contribue à la construction de la recherche, « as 'free-standing' contributions in a kind of intellectual 'federation' » (van Leeuwen, 2005 : 7). Les résultats se composent donc de différentes « morceaux » sur la thématique traitée.

L'approche intégrationniste est la plus aboutie dans le sens où les disciplines deviennent interdépendantes et ont le même poids (van Leeuwen, 2005 : 7-8). La motivation à travailler ensemble se fonde sur l'idée qu'aucun domaine ne peut traiter de façon satisfaisante la problématique tout seul. Van Leeuwen explique (ibid. : 8) : « In such context I not longer say, for instance, "I am a linguist", setting myself apart from other researchers, but, "I know how to do certain types of linguistic research and can therefore make a specific and useful contribution to interdisciplinary research projects" ». Dans ce cadre, les résultats de recherche ne sont plus parcellaires mais composent un tout négocié/négociable. Le schéma suivant représente une tentative de conceptualisation de cet aspect à partir de différents types de mouvances :

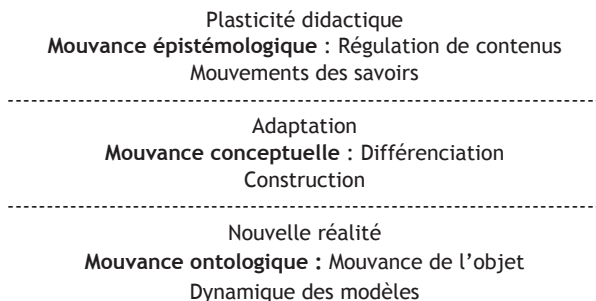


Schéma 1 : Les trois sortes de mouvance

Trois niveaux de modélisation de la « mouvance » associée à l'approche intégrationniste sont proposés : a) **au niveau épistémologique**, la didactique disciplinaire n'est pas définitive car la régulation des contenus renouvelle le rapport entre les concepts et recompose les savoirs ; b) **au niveau conceptuel**, la construction de nouveaux concepts implique leur adaptation et leur différenciation par rapport à la description de la nouvelle réalité ; c) **au niveau ontologique**, la réalité est mouvante si bien que la modélisation doit se modifier sans cesse.

Où se situe ce numéro de *Synergies* dans ces modèles d'interdisciplinarité ? Un retour sur l'appel que nous avons lancé en 2010 dévoile que deux des approches (pluraliste et intégrationniste) sont présentes. Le modèle centriste n'a aucune raison d'être car nous sommes nous-mêmes tous issus de domaines différents (Andrieu : philosophie/histoire du corps ; Dervin : linguistique, sociologie et éducation interculturelle ; Ljalikova : linguistique et didactique). La démarche de base, elle, est pluraliste : nous avons proposé aux collègues de choisir une thématique liée au corps et de nous montrer comment elle était traitée dans leur domaine (extrait de l'appel, 2010) :

(...) nous aimerions proposer aux collègues des différentes sciences et de la philosophie de faire partager et de commenter leurs conceptions, théories et pratiques autour et à l'intérieur des *corps*. Les problématiques suivantes pourront d'abord guider les auteurs intéressés par le principe de travail proposé :

- Qu'est-ce qu'un corps ? Comment le définit votre domaine ?
- Les corps existent-ils vraiment ?
- Comment les corps apparaissent-ils/disparaissent-ils ?
- Comment étudier les corps ?

À la lecture des articles, on se rend compte pourtant que la plupart relèvent d'une interdisciplinarité intégrationniste. Van Leeuwen (2005 : 7) rappelle d'ailleurs que certaines disciplines telles que les *Cultural Studies* ou les études littéraires sont à elles seules intégrationnistes car elles « empruntent » en permanence aux autres domaines (définition des concepts, outils d'analyses et modes d'interprétation spécifiques). C'est le cas pour une partie de nos auteurs qui sont issus de certains domaines « intégrationnistes ». D'autres combinent par leurs intérêts différents domaines tels que l'anthropologie et la génétique, l'histoire et la philosophie, les sciences de l'information et de la communication et les arts, etc.

L'originalité de ce numéro est d'avoir également proposé aux auteurs de « dialoguer » afin de mener à un certain degré d'*intégrationnisme*. L'étymologie du mot dialogue selon le TLFi est la suivante : « de 1717 « écrire sous forme de dialogue » ici, au part. passé (*Mercur de France* ds DG); 1763 « converser avec un interlocuteur » (Marmontel, *Poétique fr.*, t. 2, p. 94) ». C'est précisément ce que nos auteurs ont eu à faire en suivant ces principes :

Deux auteurs issus de sciences différentes se verront remettre un article à lire et à commenter, sous la forme commentaire de 2500 mots. Les auteurs seront mis en relation, s'ils souhaitent dialoguer entre eux (par e-mail, Skype...) lors de la rédaction de ce deuxième article.

Lorsqu'ils feront l'article commentaire, les auteurs tenteront de noter par exemple les points communs potentiels (les passerelles) entre le traitement du phénomène du corps proposé par les collègues et ce qui se fait dans « leur » domaine pour un phénomène qui leur semble être comparable/similaire. (Extrait appel, 2010).

Dans le présent numéro, nous sommes partis de l'hypothèse qu'une lecture croisée de travaux en sciences vivantes, en philosophie et en sciences humaines et sociales soulignerait des passerelles conceptuelles, épistémologiques, ontologiques et métaphoriques, entre les phénomènes théorisés et examinés, liés à la mouvance de différents types de corps.

Le dialogue qui s'établit entre **Alice Lamy** (Philosophie du Moyen Age) et **Laurence Perbal** (Pluralisme du gène) relève du niveau conceptuel. Alors que les philosophes médiévistes conçoivent le corps comme substance quantifiée et tridimensionnelle - et donc impénétrable -, les recherches en génétique ont démontré le caractère flou de la notion de « gène » et ont ainsi remis en question les principes aristotéliens de la corporéité (cf. le commentaire de L. Perbal sur le texte de sa collègue). En outre, le dialogue épistémologique des deux auteurs à propos du principe d'impénétrabilité, touche aux fondements de la science et aux questions éthiques du développement scientifique positiviste (cf. commentaire d'A. Lamy).

Dans le troisième article, **Bernard Andrieu** traite des réflexions ontologiques sur l'Humain et considère qu'à l'aube du « post-humanisme », chaque corps est soumis à la mobilité, même involontaire. Les techniques comme l'hybridation technologique, l'immersion écologique, la décorporation virtuelle, la délégation génétique, la régénération sensorielle nous amènent à reconsidérer les potentialités de la subjectivation de l'homme.

L'échange entre **Christine Leroy** (Phénoménologie de l'empathie kinesthésique) et **Camille Zéhenne** (Corps consommant) s'avère être fructueux et a donné lieu à des reconsidérations théoriques d'ordre phénoménologique (corps-chair) et ontologique (déplacement dans un supermarché) et à la mise en parallèle des termes auxquels elles ont recours (haptique-optique ; centripète-centrifuge). La lecture croisée des textes leur a inspiré de nouvelles dimensions (par exemple, auditive et olfactive pour le supermarché) ou de nouvelles idées à explorer (ex. revoir les notions épistémologiques de « tension » ou de « désir » sur la « scène » du supermarché, cf. les commentaires de C. Leroy et de C. Zéhenne).

Les propos de deux auteurs suivants, **Perle Gobert** et **Elise Van Haesebroeck**, nous révèlent à quel point la perception du corps peut être contradictoire au sein du même champ. Malgré leur apparente proximité (les deux chercheuses appartiennent au monde artistique) leurs visions de la place que le corps occupe dans l'art sont opposées. En photographie et installation (Gobert), le corps est présenté comme un Corps-objet, une enveloppe charnelle vide. Au théâtre, il devient un acteur principal pour jouer la frontière entre le tangible et l'intangible et établir un rapport entre le charnel et la parole (Van Haesebroeck). Leurs réflexions et commentaires sont également de l'ordre de l'ontologique.

Le dernier article de ce numéro, rédigé par **Margus Vihalem**, revient sur la question de la subjectivation, à travers la pensée de Michel Foucault. L'auteur y pose la question épistémologique du rapport entre le savoir et le pouvoir.

Pour ne pas conclure sur ce qui nous a rassemblé ici, il nous semble important de rappeler, avec nos collègues, que le « corps » n'est pas un terme ou un objet neutre car il sous-entend un système de référence dans lequel il se construit (vision du monde rationaliste

- corps anatomisé et individualisé ; vision existentialiste - corps cosmos ; structuraliste - corps organisme ; vision naturaliste - corps espèce animal ; moderniste - corps machine, etc.). Les auteurs des contributions présentées ici démontrent qu'une partialité des positionnements est nécessaire pour décrire la mobilité épistémologique qui conduit aujourd'hui à une hybridation des champs autour du corps... et pour travailler dans une interdisciplinarité qui va au-delà de la juxtaposition des domaines de recherche.

Bibliographie

Abdallah-Preteceille, M. 2006. *Les métamorphoses de l'identité*, Paris, Anthropos, 130 p.

Chapouthier, G. & Kaplan, F. 2011. *L'homme, l'animal et la machine - Perpétuelles redéfinitions*, Paris, Editions CNRS, 220 p.

Charaudeau, P. 2010. Pour une interdisciplinarité « focalisée » dans les sciences humaines et sociales, *Questions de communication*, no. 17, 195-207.

Jollivet M. 2007 Présentation. Les formations interdisciplinaires : problèmes, expériences, perspectives, *Natures Sciences Sociétés*, No. 16, 4-7.

Le Breton, D. 1990. *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, 263 p.

Lock, M. & Farquhar, J. ed. 2007. *Beyond the body proper. Reading the anthropology of material life*, Duke University Press, Durham and London, 688 p.

Sokal A. 2008. *Beyond the Hoax: Science, Philosophy and Culture*, Oxford, OUP, 488 p.

Van Leeuwen, T. 2005. Three models of interdisciplinarity. In R. Wodak & P. Chilton (eds.).

A new agenda in (critical) discourse analysis, Amsterdam: Benjamins, 3-17.

Sitographie

TLFI. 2011. (Le Trésor de la Langue française informatisé). <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>

Notes

¹ Cf. par exemple le Site du Corps: <http://www.staps.uhp-nancy.fr/bernard/>